

Les intellectuels chinois et le problème du Xinjiang

SEBASTIAN VEG

On pense souvent que les intellectuels chinois, aussi critiques soient-ils envers leur gouvernement, ses institutions et sa politique, sont peu réceptifs aux revendications d'autonomie plus large, ou même d'indépendance, émanant des régions autonomes de Chine, notamment au Tibet et au Xinjiang⁽¹⁾. Si, ces dernières années, la culture tibétaine semble avoir exercé sur les esprits critiques une forme d'attrait (suivant sans doute une tendance avérée en Occident), il n'en va pas de même pour la culture ouïgoure et la situation politique au Xinjiang, qui ne semblent pas du tout intégrer le champ de leurs préoccupations. Publié à Taiwan, le nouveau livre de Wang Lixiong sur le Xinjiang, dont le titre pourrait être traduit par *Mon Far West, ton Turkestan oriental*, est donc une exception d'autant plus intéressante. Après deux décennies de recherche et de réflexion sur la place des « minorités ethniques » dans le système politique chinois, dans la perspective notamment d'une possible démocratisation, Wang Lixiong n'est pas novice en la matière, même si depuis sa retentissante démission publique de l'Association des écrivains en 2001, il ne dispose plus d'aucun statut officiel pour mener des recherches. Né en 1953 à Changchun dans une famille originaire du Shandong, Wang Lixiong est passé par la rééducation à la campagne pendant la Révolution culturelle. Son père, un ingénieur formé en Union soviétique, s'est suicidé (ou a peut-être été tué) en 1968 (voir p. 43⁽²⁾) et sa mère a été condamnée à la rééducation par le travail. De retour de la campagne, il travaille en usine puis participe au mouvement du Mur de la démocratie en 1978 et s'installe à Pékin. Dans les années 1980, il voyage dans les zones tibétaines du haut Yangtze et commence à écrire sur le Tibet. Après 1989, il publie sous le nom de Baomi (1991)⁽³⁾ un roman de « science-fiction politique », *Péril jaune (Huang Huo)*. Tout en étant une fiction, ce livre aborde tous les thèmes qui intéressent Wang et qu'il a explorés dans ses écrits politiques : crise démographique et énergétique menaçant l'environnement, guerre nucléaire déclenchée par des technologies sensibles qui tomberaient entre de mauvaises mains et, peut être plus important encore, l'idée que le processus de démocratisation pourrait totalement dérailler et donner naissance à un régime fasciste en Chine. Dans les années 1990, Wang se

montre très actif ; il crée en 1994 l'association de défense de l'environnement les Amis de la nature (*Ziran zhi you*) et travaille sur une longue étude sur le Tibet publiée en 1998 sous le titre de *Funérailles célestes : les destins du Tibet (Tianzang: Xizang de mingyun)*. En 2001, il rencontre également le dalaï-lama (aux États-Unis) pour une série d'entretiens, publiés en 2002 sous le titre *Dialogue avec le dalaï-lama (Yu Dalai Lama duihua)*. Il est à l'origine de deux pétitions importantes, l'une en faveur de Tenzin Delek Rinpoche, un lama tibétain accusé d'avoir organisé une attaque terroriste en 2002, l'autre demandant l'ouverture d'une enquête indépendante et des négociations pacifiques après le violent soulèvement de mars 2008. Durant cette période, il donne, dans plusieurs essais, une inflexion plus conceptuelle à sa réflexion sur les modalités de mise en œuvre de la démocratie en Chine : *Dissoudre le pouvoir : un système électoral par paliers (Rongjie quanli: zhuceng dixuan zhi, 1998)*, suivi d'*Une démocratie progressive : la troisième voie de la Chine (Dijin minzhu: Zhongguo de di san tiao daolu, 2004, édition augmentée en 2006)*. C'est en 1999 que Wang Lixiong commence à étudier le Xinjiang, lors d'un voyage qu'il fait sur place pour préparer des recherches pour un livre du même type que *Funérailles*



Wang Lixiong, **Wo de Xiyu, ni de Dong Tu**, Taipei, Dakuai Wenhua (Locus Publishing), 2007

1. Dans cet article, le nom « Xinjiang » pour désigner la Région autonome ouïgoure du Xinjiang (*Xinjiang Weiwu'er zizhi qu*) ou XUAR, puisque c'est l'appellation utilisée par Wang Lixiong (les groupes ouïgours préfèrent habituellement XUAR ou Turkestan oriental). Je remercie William Nee pour ses précieuses remarques et critiques.
2. Tous les numéros de page indiqués entre parenthèses renvoient au livre de Wang Lixiong, *Wo de Xiyu, ni de Dong Tu*, Taipei, Dakuai Wenhua (Locus Publishing), 2007. Les traductions sont les nôtres.
3. Baomi [Wang Lixiong], *Huanghuo*, Taipei, Fengyun shidai, 1991. Traduction anglaise : Wang Lixiong, *China Tidal Wave*, trad. Matthew Dillon, Honolulu, University of Hawaii Press, 2007. Des extraits traduits en français par Marie Holzman ont été publiés dans *Perspectives chinoises*, n° 4, juin 1992, p. 58-61. Voir aussi : Rémi Quesnel, « Wang Lixiong, un intellectuel atypique », *Perspectives chinoises*, n° 79, septembre-octobre 2003, p. 59-67.

célestes. Arrêté pour avoir photocopié des publications internes estampillées « secret » concernant les Corps de production et de construction du Xinjiang (les célèbres Bingtuan)⁽⁴⁾, il tente de se suicider dans la prison de haute sécurité de Miqan, avant de se rétracter et de promettre de collaborer pour obtenir sa libération. Il raconte cet incident dans un court essai intitulé *Souvenirs du Xinjiang* (*Xinjiang zhuyi*) publié en 2001, qui figure en introduction au présent volume, complété par trois autres parties substantielles. La première est le carnet de bord des quatre autres voyages que Wang a effectués au Xinjiang entre 2003 et 2006. Cette partie est suivie d'un long dialogue entre Wang et un intellectuel ouïgour appelé Mokhtar, avec qui il a partagé sa cellule de prison en 1999. La dernière partie du livre comprend trois « Lettres à Mokhtar » qui concluent leur discussion, et synthétisent les principales réflexions de Wang sur les difficultés posées par l'indépendance du Xinjiang. Wang Lixiong n'écrit donc pas ici comme un universitaire ; il donne peu d'éléments de contexte, y compris de type journalistique, et ne se base que sur ses échanges avec différentes personnes sur place. Cela, bien sûr, ne va pas sans soulever quelques problèmes, notamment parce que Wang, ne parlant pas le ouïgour, doit s'en remettre à des amis pour traduire. Le présent article n'essaiera donc pas tant d'apporter de nouveaux éléments pour alimenter le débat sur le Xinjiang, que d'analyser la façon dont le Xinjiang est perçu par des intellectuels chinois critiques.

Le voyage de Wang au Xinjiang en 1999 était financé par un groupe de réflexion indépendant, dirigé par un ami identifié comme Q, qui avait auparavant fait partie du groupe d'intellectuels conseillers de Zhao Ziyang. Dans l'introduction, Wang décrit l'achat d'une voiture au Ningxia et son voyage vers le Xinjiang en compagnie d'un ami appelé A-Ke. Après avoir rencontré, entre autres contacts, un employé chinois travaillant d'une agence de presse gouvernementale et un vieux cadre de l'administration des Bingtuan appelé J, Wang prend conscience de l'importance du rôle de ces derniers au Xinjiang⁽⁵⁾. Sur sa demande, J lui communique alors une publication interne sur les Bingtuan, qu'il va photocopier dans le bureau d'un ami. Il se rend compte seulement plus tard qu'il a sans doute été suivi pendant tout ce temps par des policiers en civil et que ses notes et ses interviews, qu'il avait laissées en évidence dans sa chambre d'hôtel, ont sans doute été entièrement contrôlées et lues. En quittant le Xinjiang, Wang et A-Ke s'arrêtent à Hami pour la nuit. Leur voiture est confisquée sous un prétexte et on les retient jusqu'à ce que l'officier responsable arrive d'Urumchi. Wang est alors officiellement accusé de crimes contre la sécurité de l'État et

emprisonné. Après avoir tenté de se suicider, il est emmené à l'hôpital, puis transféré dans une prison de haute sécurité à Miqan, où il partage sa cellule avec un détenu han accusé de crimes économiques (« Oncle Chen ») et un prisonnier ouïgour arrêté à Pékin pour avoir organisé une manifestation contre la discrimination envers les Ouïgours⁽⁶⁾. On soumet à Wang une déclaration détaillée de « collaboration », qui stipule qu'il n'entrera en relation avec aucun autre service de sécurité que celui du Xinjiang (y compris le Bureau de la sécurité publique de Pékin). Il accepte finalement de la signer, pensant pouvoir régler certaines affaires privées et se débarrasser de certains documents compromettants, avant de se rendre de nouveau aux autorités. À cette occasion, il plaisante même sur la « dévotion pour le mot écrit » (*wenzi chongbai*) qui anime le Parti communiste chinois (PCC) : « Comme si dès que quelque chose a été écrit, cela devient automatiquement la vérité et ne peut plus être modifié. » Sous la forme de souvenirs de ses conversations de prison avec Mokhtar, Wang Lixiong esquisse une première analyse du « problème du Xinjiang » qui, pour lui, est entré dans une phase de « palestination ». Il commence par citer quelques anecdotes illustrant ce qu'il appelle « l'attitude coloniale » des Han, évoquant leur résistance à « l'heure d'Urumchi⁽⁷⁾ » et le culte qu'ils vouent à Wang Zhen (1908-1993), secrétaire du Parti du Xinjiang de 1949 à 1955⁽⁸⁾. Alors qu'à l'époque de Mao toutes les « nationalités » étaient opprimées de la même façon, Wang estime que depuis les années 1990 (qui marquent selon lui un tournant) les Ouïgours ont l'impression de ne pas être traités de la même façon que les

4. Les XPCC (Xinjiang Production and Construction Corps) ou Bingtuan étaient à l'origine un groupe paramilitaire fondé en 1954 pour absorber ce qui subsistait de l'armée républicaine au Xinjiang. Tianshanet donne pour 2003 le chiffre de 2 542 000 personnes rattachées aux Bingtuan (13 % de la population du Xinjiang), dont 88 % sont des Chinois han. Organisés en 14 divisions, ils administrent directement cinq municipalités, deux universités, une chaîne de TV, un quotidien et 11 de leurs filiales sont cotées en bourse. <http://www.aboutxinjiang.com/index.htm> (12 août 2008).
5. L'évaluation du rôle des Bingtuan par J est caractéristique : « La fonction des Bingtuan est de garantir que ces 1,66 million de kilomètres carrés répondront toujours au nom de "Chine" ! » (p. 21)
6. Wang Lixiong indique aussi avoir, de retour à Pékin, retranscrit soigneusement à l'ordinateur le règlement de la prison qu'il avait apprises par cœur. Un jour, recherchant ce document dans son ordinateur, il découvre qu'il a été effacé. (p. 53)
7. En 1980, l'Assemblée provinciale du Xinjiang décide de passer à « l'heure d'Urumchi », deux heures plus tôt que l'heure de Pékin, mais doit finalement abandonner l'idée au vu de la résistance opposée sur place par les Han.
8. À la mort de Wang Zhen, vice-Président de l'État et l'un des « huit immortels » (influents lors de la répression de 1989), ses cendres furent, selon ses vœux, dispersées sur les monts Tianshan. Les Ouïgours manifestèrent leur indignation en refusant de boire l'eau des Tianshan qui, pour eux, avaient été souillés. Wang Lixiong note qu'ils manifestent une hostilité semblable à l'égard de Wang Lequan, qu'ils se plaisent à appeler Wang Shicai (jeu de mots sur Sheng Shicai, un seigneur de la guerre qui régna sur le Xinjiang de 1933 à 1944). Diverses anecdotes illustrant la brutalité légendaire de Wang Zhen et de Sheng Shicai sont notées p. 125.

Han. Après 1989, le centre a en effet adopté la politique dite « étrangler tous les éléments déstabilisateurs » (*Ba yiqie bu wending de yinsu xiaomie zai mengya zhuangtai*, p. 66) et a de plus en plus recours au nationalisme pan-chinois, renforçant ses liens avec la population Han du Xinjiang tout en s'aliénant de plus de plus les Ouïgours. Wang écrit :

J'ai toujours été surpris par cette façon qu'a le gouvernement de prendre ses désirs pour des réalités, comme s'il pouvait fondre les 56 nationalités de Chine dans le concept artificiel de « nation chinoise » [Zhonghua minzu], et rendre identiques leurs façons de percevoir le monde extérieur. [...] Au contraire, chaque nationalité peut aussi utiliser le nationalisme pour ses propres objectifs, renforcer sa cohésion interne grâce à lui ou justifier le séparatisme et l'indépendance en son nom. (p. 59-60)

Wang partage l'idée d'une renaissance du discours nationaliste, au moins au sens d'un nationalisme culturel, dans le discours politique chinois, initiée par Deng Xiaoping et renforcé après 1989. On peut noter que les thèmes principaux de ce discours (5 000 ans d'histoire, « humiliation » lors des guerres de l'opium et par l'impérialisme, ressentiment anti-japonais) ne sont pas particulièrement propices à une appropriation par d'autres groupes ethniques, ou peuvent même au contraire représenter un obstacle (par exemple l'accent mis sur l'empire Qing et la civilisation qu'il a apporté aux marches comme le Xinjiang). Dans ce sens, Wang croit que le « problème du Xinjiang » est largement une « prophétie autoréalisatrice » (p. 61), dans laquelle le célèbre – et toujours mystérieux – « Document n° 7 » a joué un rôle important. Celui-ci, publié par le centre en mars 1996, est en effet le premier à lier séparatisme et « activité religieuse illégale ». Dans un contexte de méfiance mutuelle, tous les efforts pour stimuler l'économie, aussi profitables soient-ils, sont inévitablement perçus comme colonialistes. Wang conclut que les Han qui vivent au Xinjiang se sont en effet taillé la part du lion. Des agriculteurs han, nouvellement arrivés, ont pris possession des terres des fermiers ouïgours, colonisant effectivement l'agriculture du Xinjiang. Entre 1990 et 2000, la population han a ainsi augmenté, selon les statistiques officielles, de 1,8 million de personnes, soit de plus de 30 %.

Observations sur le terrain

Wang Lixiong retourne ensuite au Xinjiang deux fois en 2003 (à l'automne et en été) et en 2006 (au printemps et

en été) et mène d'avril à octobre 2006 une longue série d'entretiens avec Mokhtar dans sa ville natale d'Aksu. Il rend compte d'une ségrégation urbaine grandissante, de la montée du népotisme et de la corruption, soulignant le cas du gendre de Wang Lequan⁽⁹⁾, le secrétaire du parti provincial, qui a le monopole de l'eau minérale. Aksu lui appartient totalement : les taxis de la ville doivent rejoindre la société de son gendre s'ils veulent voir leur licence renouvelée (p. 193) ; tous les pylônes électriques proviennent de la société d'un ami dans le Shandong (Wang Lequan est lui-même natif du Shandong). Quant au maire adjoint, à qui il revient d'approuver tous les projets immobiliers, il est aussi un promoteur immobilier de Wenzhou, et se réserve les projets les plus lucratifs. De retour à Aksu en 2006, Wang Lixiong découvrira sans surprise que la ville a été rasée et reconstruite dans le « style de Wenzhou » (p. 194).

Wang présente ensuite les trois principaux aspects du système sociopolitique du Xinjiang : l'économie coloniale et le contrôle des ressources par les cadres han, le système éducatif et, plus généralement, la politique d'uniformisation culturelle.

Colonialisme

L'une des caractéristiques de ce que Wang appelle l'économie coloniale du Xinjiang sont les Bingtuan. Entièrement contrôlés par des cadres han, ils exercent de fortes pressions sur les prix du coton, contraignant les fermiers appauvris à vendre leur coton à un tarif inférieur à celui du marché, pour le plus grand bénéfice des Bingtuan. Wang estime que le système des Bingtuan n'a aucune efficacité économique ; sa seule raison d'exister est de continuer à payer ses 430 000 employés à la retraite et, surtout, de faire rempart contre « l'instabilité⁽¹⁰⁾ ». Pour la plupart des personnes interviewées par Wang, les subventions que le Xinjiang reçoit du centre

9. Membre du Bureau politique du PCC, Wang Lequan est devenu vice-secrétaire du Parti au Xinjiang en 1992 et secrétaire par intérim en 1994. Il est secrétaire provincial en titre depuis 1995, en violation de la politique officielle de rotation des secrétaires de province au moins tous les dix ans.

10. Wang Lixiong cite Zhang Qingli, à l'époque commandant (*silingyuan*) les Bingtuan au Xinjiang : « Tant qu'il existera des forces ennemies dans le monde, tant que des forces séparatistes agiteront le Xinjiang, tant que l'extrémisme religieux couvrera, les Bingtuan existeront, longue vie aux Bingtuan ! » (p. 109) Zhang, aujourd'hui secrétaire du Parti de la région autonome du Tibet, est devenu célèbre pour ses commentaires sur le dalaï-lama en mai 2008, le décrivant comme un « un chacal en habit de moine, un démon à face humaine et au cœur de bête sauvage ». Dans sa pétition demandant l'ouverture d'une enquête indépendante sur le Tibet, Wang Lixiong cite spécifiquement cette phrase comme exemple d'un « langage typique de la Révolution culturelle ». Voir « Twelve Suggestions for Dealing with the Tibetan Situation, by Some Chinese Intellectuals », *New York Review of Books*, vol. 55, n° 8, 15 mai 2008, <http://www.nybooks.com/articles/21379>. Une traduction française est disponible en ligne : « Douze propositions d'intellectuels pour résoudre la crise au Tibet », <http://www.rue89.com/chinatown/douze-propositions-dintellectuels-pour-resoudre-la-crise-au-tibet> (10 octobre 2008)

ne compensent pas, de toute évidence, les « exportations » bon marché qu'il livre en Chine de l'est. À Urumchi, un ami appelé Z fait remarquer que le gaz naturel du Xinjiang est vendu au même prix sur place qu'à Shanghai : le gouvernement s'approprie les ressources naturelles du Xinjiang sans offrir d'autres formes de réparation pour la pollution et les dommages environnementaux causés par leur exploitation (p. 246). Dans le même esprit, un fermier près de Yengisar relève que l'électricité coûte 0,85 yuan/KWh, soit deux fois plus qu'à Pékin (p. 136). Cette impression d'être exploité et marginalisé est renforcée par le monopole des officiels han⁽¹¹⁾ sur les postes à responsabilités ; ceux-ci manipulent les élections dans les villages, se servent de leur position pour distribuer des avantages à leur famille et amis et échauffent des projets incompréhensibles aux yeux des fermiers locaux (p. 139). Dans un contexte où tous les officiels locaux sont des Han, Mokhtar souligne que ceux-ci, lors de l'attribution des baux sur les terres, commencent toujours par favoriser leur famille, leurs amis et les migrants de Chine de l'est qui ont les moyens de payer. Les populations locales se sentent, par conséquent, progressivement exclues de leur terre (p. 380). Wang avait souligné dans son étude sur le Tibet que la clé de la politique de bonne volonté de Zhao Ziyang, dans les années 1980, avait été au contraire d'obliger les cadres han de se désister en faveur des cadres tibétains⁽¹²⁾. Mokhtar insiste sur le fait que les officiels chinois envoyés au Xinjiang ont toujours accordé la priorité à leurs propres intérêts. Les énormes chantiers de construction sont pris en charge par des entreprises originaires du reste de la Chine, qui amènent sur place leurs propres travailleurs migrants, empêchant ainsi toute retombée pour la population locale de la politique de « grand développement de l'Ouest » (*Xibu dakaiifa*, p. 278). La Chine possède les plus grandes autoroutes du monde, conclut-il : servent-elles à développer le Xinjiang méridional ou sont-elles plutôt là pour faciliter un meilleur contrôle de l'armée ? (p. 278)

Éducation

Le second point auquel Wang s'intéresse est le système scolaire, divisé de façon frappante entre les Ouïgours qui apprennent le chinois (*min kao Han*) et ceux qui sont scolarisés en ouïgour (*min kao min* ; voir p. 55). Un ami de Mokhtar nommé G, fait remarquer que les professeurs ouïgours sont régulièrement testés sur leur chinois (ils doivent passer le HSK ou *Hanyu shuiping kaoshi*), tandis que les professeurs chinois, eux, n'ont pas à apprendre le ouïgour. Le système de classes « bilingues », en vertu duquel seule la

littérature ouïgoure est enseignée en ouïgour, est en train d'être généralisé. Mokhtar décrit comment le système de « l'éducation bilingue », initié en 1997 à titre expérimental avant d'être généralisé en 2004, est en train d'éliminer progressivement les professeurs ouïgours. En 2006, un cadre qu'il prend en autostop lui confirme que, suite à la nouvelle politique instaurée depuis 2000, 80 % de l'enseignement se déroule en chinois ; toutes les réunions officielles sont tenues en chinois sans traduction, ce qui renforce le monopole de pouvoir des Han. Mokhtar ajoute que l'expérience a été étendue au niveau de l'université, et que les professeurs de langue ouïgoure seront eux aussi bientôt éliminés. Pour lui, les Ouïgours sont en train d'être « assimilés » (*tonghua*) par l'intermédiaire d'un système scolaire de plus en plus sinisé. Son ami rapporte qu'à l'université du Xinjiang, pourtant spécifiquement destinée aux minorités, plus de la moitié des étudiants sont des Han, et tous les cours doivent désormais être dispensés en chinois (p. 213). L'objectif officiel des « trois 60 % » dans le recrutement des étudiants, des ouvriers et des soldats (*zhaosheng, zhaogong, zhaobing*, p. 323) est donc loin d'être rempli. Mokhtar relève que les minorités représentent moins de 10 % des troupes de l'ALP (Armée de libération du peuple) stationnées au Xinjiang. 70 % des emplois de niveau cadre (p. 324) sont occupés par des Han ; quant au système universitaire, les diplômés han peuvent être candidats dans des universités d'autres provinces, alors que leurs homologues ouïgours ne sont admis que dans les universités locales ; s'ils veulent aller en Chine de l'est, ils devront suivre deux ou trois années de « classes préparatoires » (*yukeban*) à l'Université du Xinjiang ou à l'École normale du Xinjiang.

Toutes ces raisons expliquent les fortes tensions qui règnent dans les écoles : Wang rapporte une anecdote sur des remarques racistes en classe⁽¹³⁾, et conclut qu'attitudes coloniales et discrimination raciale sont largement répandues

11. Wang donne trois exemples : dans un village proche d'Aksu sans habitants han, tous les cadres sont han ; un professeur d'éducation physique décrit son école où aucun élève n'est han mais tous les cadres le sont, et la directrice est la maîtresse d'un responsable haut placé (p. 203) ; dans le village de Subash, il n'y a pas d'habitants han mais le secrétaire du Parti est un Han (p. 231). La recherche étaye ce monopole des Han sur les postes de pouvoir : l'analyse de Nicolas Becquelin du *Xinjiang Yearbook* en 2000 indique que les 124 secrétaires du Parti au Xinjiang, au niveau des préfectures, des villes et des cantons sont des Han. « Staged Development in Xinjiang », *China Quarterly*, n° 178, juin 2004, p. 363.

12. Voir Wang Lixiong, « Reflections on Tibet », *New Left Review*, n° 14, mars-avril 2002.

13. Un professeur rapporte la remarque d'un étudiant han en classe à propos de Xiangfei, la « concubine parfumée », une princesse ouïgoure envoyée à l'empereur Qianlong, disant que probablement elle « sentait le mouton ». À la suite de cela, quand un étudiant ouïgour demande au professeur de venir vérifier si lui aussi « sent le mouton », celui-ci demande son exclusion pour comportement incorrect. Finalement, quand le père de cet étudiant, qui est cadre, se rend à l'école et gifle le professeur, l'école renonce aux sanctions par crainte d'une confrontation ethnique.

dans le système scolaire et communément admises par les enseignants et les élèves han. Mokhtar réproouve aussi particulièrement la manie qu'ont les Han de demander aux Ouïgours « d'être raisonnables » (*jiang daoli*). Fréquemment, les parents qui sont passés par le système *min kao Han* préfèrent donc renvoyer leurs enfants dans le système *min kao min*, en raison des discriminations rencontrées par les enfants ouïgours dans les classes en langue han (les Ouïgours appellent les élèves *min kao Han* la 14^e minorité du Xinjiang, parce qu'ils ne sont ni Han ni Ouïgours¹⁴). Ces tensions politiques expliquent que, selon Mokhtar, 30 à 40 % des enfants en zone rurale terminent leurs neuf années de scolarité obligatoire sans savoir lire ou écrire (p. 280). Pour finir, les écoles sont aussi utilisées comme vecteur de la politique religieuse : durant les vacances d'été, les enfants doivent se rendre à l'école le vendredi, jour de prière (p. 133) ; les enseignants n'ont pas le droit de porter la moustache et la barbe. Bien sûr, les activités religieuses sont interdites dans les écoles, qui sont également, comme partout en Chine, un lieu de choix pour l'endoctrinement idéologique. Une histoire souvent répétée raconte qu'un professeur de l'Université du Xinjiang pose la question suivante, lors d'une interminable discussion politique : « Comment ça, le Xinjiang appartient à la Chine depuis des milliers d'années ? Il y a plusieurs dizaines de milliers d'années déjà, avant même que les singes ne soient devenus des hommes, les singes han sont venus au Xinjiang apprendre aux singes ouïgours à manger des pêches et à cueillir des feuilles ! » (p. 311)

Assimilation culturelle

Au cours de son voyage, Wang Lixiong note soigneusement les lieux où l'architecture et le mode de vie ouïgours traditionnels sont en cours de destruction. Il décrit par exemple comment à Keping, en 2006, le gouvernement local a alloué une subvention de 3 000 yuans par foyer pour la construction de nouvelles maisons, quand pour respecter les strictes réglementations en matière de construction il fallait dépenser au moins dix fois cette somme ; les habitants ne construisent donc qu'une seule pièce et laissent le chantier inachevé, en attendant d'avoir plus d'argent (p. 210). À Urumchi, le « marché de nuit » et le « bazar international » ne sont que des stratagèmes des cadres municipaux pour se faire de l'argent. En 2006, Wang remarque qu'il ne reste plus un seul bâtiment ancien à Yining (p. 249) : « Comme si le chemin de fer venait juste d'arriver ». Les habitants han de Kashgar disent explicitement que la destruction des vieilles maisons est faite pour persuader les Ouïgours de quitter la vieille

ville. Ce phénomène, que Wang appelle « l'évolution vers les *compounds* urbains » (*xiaoquhua*), et qui n'est pas particulier au Xinjiang, est résumé d'une phrase : « Quant à la perte des spécificités culturelles et d'un environnement de vie particulier, elle n'intéresse aucunement les responsables obsédés par le profit. » (p. 257) Wang souligne qu'il ne devrait pas y avoir de contradiction entre la préservation des traditions et le fait de pouvoir vivre dans des conditions confortables. La faute du système politique chinois est, selon lui, d'encourager uniquement des « projets d'image » (*xinxiang gongcheng*) destinés à impressionner les dirigeants plus haut placés, au lieu de servir les aspirations des citoyens ordinaires.

La vision nationaliste

Lors de sa première discussion avec Wang Lixiong, Mokhtar aborde le « problème du Xinjiang » comme un problème à trois dimensions : nationale, religieuse et socio-économique. Il fait une distinction entre les nationalistes – essentiellement des intellectuels en faveur d'un État nation indépendant (30 % des Ouïgours, selon Mokhtar), religieux hostiles à l'athéisme d'État de la Chine – surtout des paysans (50 %) et un troisième groupe plutôt individualiste, qui ne s'intéresse pas à l'action collective mais seulement à ses intérêts personnels. Mokhtar pense qu'ils sont peu nombreux à être satisfaits de la situation présente (5-10 %) et que la majorité rejoint donc l'un de ces trois groupes. (p. 265)

Selon lui, les relations entre Han et Ouïgours ont été bonnes pendant les années 1950 parce que les Han étaient si peu nombreux (150 000 en 1956 dont 100 000 appartenaient à l'APL, p. 300) qu'ils devaient apprendre le ouïgour. L'équilibre fut maintenu, malgré une petite immigration venue du Gansu pendant la grande famine de 1961-1962, suivie par l'arrivée de jeunes instruits de Shanghai pendant la Révolution culturelle. L'État maoïste persécuta néanmoins activement la culture ouïgoure, en commençant par le mouvement anti-droitier qui fut particulièrement virulent au Xinjiang : des milliers d'intellectuels furent emprisonnés et le tiers qui survécut a dû attendre la fin des années 1970 pour être libéré. En 1961-1962, une violente campagne contre les « révisionnistes » élimina également beaucoup d'intellectuels ouïgours qui avaient été formés en Union soviétique. Durant la Révolution culturelle, tous les

14. Il y a officiellement 13 minorités au Xinjiang. Wang Lixiong développe l'idée que ces Ouïgours « *min kao Han* » occupent une place particulière, certains s'assimilant complètement à la culture chinoise dominante, d'autres devenant au contraire des nationalistes ouïgours (p. 207).

manuels de ouïgour ainsi que le Coran furent brûlés et le nouveau système d'écriture institué en 1962. Les musulmans étaient souvent forcés d'élever des cochons (p. 301). Pour ces raisons, Mokhtar pense qu'au début des années 1980, à l'époque de l'ouverture et de la réforme, les intellectuels ouïgours étaient en majorité disposés à collaborer avec le gouvernement et à embrasser la voie chinoise du développement scientifique et économique. Il situe la rupture quel que part durant les années 1990, entre le soulèvement de Baren en 1990⁽¹⁵⁾ et les émeutes de Ghulja⁽¹⁶⁾ en 1997. Les Ouïgours souffraient alors d'un chômage massif, tandis que de plus de plus d'immigrés han s'installaient au Xinjiang et leur prenaient leurs terres. Mokhtar souligne que l'attentat à la bombe dans un bus à Urumchi en 1997 était calculé pour coïncider avec les cérémonies funéraires de Deng Xiaoping. (p. 356) À ce moment-là, la plupart des intellectuels étaient convaincus que le développement de la Chine était devenu incompatible avec le progrès pour les Ouïgours. (p. 268) À la même période, le gouvernement chinois s'affirme de façon de plus en plus nationaliste et promeut l'idée des « descendants de l'Empereur jaune » (*Huang Yan zhi sun*). En 1996 est publié le « Document n° 7 », qui vise explicitement le « séparatisme » et « l'activité religieuse illégale ». Mokhtar en conclut que c'est le virage nationaliste de la Chine qui a provoqué le nationalisme ouïgour, renforcé ensuite par la politique de répression de la fin des années 1990 (« Frapper toutes les têtes qui dépassent ; ne faiblir à aucun prix » ou *Lu tou jiu da, jue bu shou ruan*). Pour la « génération du chômage », le développement économique est devenu synonyme de discrimination ethnique. Mokhtar cite en exemple les examens d'entrée dans la fonction publique : alors que les Han se plaignent souvent que les Ouïgours sont « sans éducation » (*suzhi di*), il rétorque que les critères appliqués aux Ouïgours sont, de fait, beaucoup plus stricts. De nombreux fonctionnaires han sont d'anciens soldats et, depuis la politique de « grand développement de l'Ouest », le gouvernement encourage les diplômés des collèges professionnels (*zhuanzhong biye*) à venir au Xianjiang comme professeurs volontaires, leur accordant ce statut de fonctionnaire que les Ouïgours ont tant de mal à obtenir.

Décrivant l'histoire chinoise comme une histoire d'assimilation de tous les peuples périphériques (p. 396) et la façon dont le gouvernement favorise actuellement au Xinjiang l'assimilation culturelle et l'immigration han, Mokhtar conclut que la seule solution est l'indépendance, qui est devenue une option réaliste dans un contexte postsoviétique⁽¹⁷⁾. Tout en souhaitant la fin de l'immigration « nouvel-

le », il croit qu'une forme de coexistence pacifique peut être trouvée avec les Han nés et élevés au Xinjiang (qui, dit-il, sont eux aussi mécontents des nouveaux immigrants, p. 389). Son modèle pour un nouvel État est une démocratie libérale de style américain, et aucunement les dictatures arabes ou les États islamiques (il pense que les réformes nécessaires pour adapter l'islam aux sociétés modernes sont étouffées par les dictateurs arabes). En réponse aux questions de Wang Lixiong, il concède que les Ouïgours peuvent éprouver de la sympathie pour Ben Laden, sans l'approuver pour autant, parce que l'attaque sur le World Trade Center est perçue comme dirigée contre le capitalisme et que, pense-t-il, la plupart des Ouïgours sont au contraire partisans du capitalisme et opposés au communisme. (p. 376) Le modèle de Mokhtar est un système multipartite avec des élections libres, une séparation entre l'État et la religion, et des garanties pour préserver les droits culturels des populations chinoises, concernant l'éducation par exemple⁽¹⁸⁾.

Wang Lixiong et la démocratie progressive

Wang Lixiong a de sérieux doutes à la fois sur la possibilité pratique de l'indépendance comme objectif pour le Xinjiang (à cause de l'importance de la population han et du contrôle qu'elle exerce sur les ressources), et sur le type de démocratie que défend Mokhtar. Dans un autre texte, il exprime son accord avec un projet de constitution préparé par un groupe de dissidents (Yan Jiaqi et d'autres), selon lequel un niveau important d'autonomie serait octroyé au Tibet, avec la possibilité de déterminer son propre statut au bout de 25 ans, alors que le Xinjiang et la Mongolie intérieure se ver-

15. Le 5 avril 1990, des combats importants eurent lieu entre des insurgés généralement associés au Parti islamique du Turkestan oriental et l'ALP à Baren (plus de 100 personnes seraient mortes). Selon Mokhtar, cet incident fut déclenché par l'avortement forcé d'un fœtus de trois mois pour satisfaire aux réglementations sur le contrôle des naissances. Voir Rémi Castets, « Opposition politique, nationalisme et islam chez les Ouïghours du Xinjiang », CERI Working Papers, n° 110, octobre 2004, p. 25.
16. En février 1997, une foule de jeunes Ouïgours manifestent à Ghulja (Yining). Beaucoup sont arrêtés et certains tués lors d'une vague de répression par les autorités chinoises. Voir R. Castets, « Opposition politique, nationalisme et islam chez les Ouïghours du Xinjiang », *art. cit.*, p. 29.
17. Selon Mokhtar, après le soulèvement de Hotan en 1931, Mohamed Imin persuada ses « compatriotes » ouïgours de ne pas pousser à l'indépendance, arguant du fait que l'URSS absorberait un État ouïgour indépendant. Il fallait donc attendre la dissolution de l'URSS pour que l'indépendance devienne possible (p. 378). Le livre soulève beaucoup de discussions sur des événements historiques qu'il n'est malheureusement pas possible de détailler ici.
18. Mokhtar pense que, outre la garantie par la loi de leurs droits culturels, une juste représentation d'une minorité chinoise dans un Xinjiang indépendant peut être garantie en lui réservant un certain nombre de sièges dans le système électoral. Il propose la transformation des Bingtuan, dominés par les Han, en districts électoraux (*xian*).

raient accordés le statut d'autonomie seulement par un vote des deux tiers du Parlement⁽¹⁹⁾.

Wang insiste sur le fait qu'il n'a pas de parti pris sur l'indépendance du Xinjiang, mais il met surtout l'accent sur des solutions alternatives : la garantie d'une réelle liberté religieuse et la possibilité de contrôler la migration de travail par un système de permis de travail qui, appliqué aux « zones culturelles protégées » (dont le Tibet), permettrait de prévenir la désertification, la dégradation de l'environnement et la diminution des ressources en eau (p. 439).

Pour Wang, une Chine en cours de démocratisation serait probablement sujette à des manipulations nationalistes et à des scissions internes, plutôt qu'encline à accorder une plus grande autonomie. Il recommande donc d'adopter la « voie du milieu » du dalai-lama, consistant en un niveau d'autonomie élevé dans le cadre d'une Chine fédérale, et il va jusqu'à proposer que le dalai-lama devienne le Président d'un gouvernement provisoire. Ses trois dernières « Lettres à Mokhtar » révèlent néanmoins des contradictions profondes qui sous-tendent sa réflexion sur une réforme politique en Chine. La première lettre est consacrée à la question du terrorisme. On remarquera une évolution marquée par rapport à ses premiers écrits sur le Xinjiang de 1999 et à ceux sur le Tibet. Alors que son analyse du 11 septembre peut être considérée, au mieux, comme simpliste (une attaque soutenue par les masses populaires arabes pour qui la solidarité de l'Amérique avec Israël est la source de tous les maux), les conclusions qu'il en tire pour la Chine adoptent un mode plus apocalyptique, qui n'est pas sans rappeler son roman de science-fiction *Pénil jaune*. Consacrant un chapitre entier à la description d'une attaque terroriste imaginaire contre le barrage des Trois Gorges perpétrée par un nageur en solo équipé d'un sac à dos nucléaire (p. 434), il insiste sur la leçon que Pékin devrait tirer du 11 septembre, à savoir que même la plus grande puissance du monde n'est pas immunisée contre le terrorisme. Les raisons qui conduisent Wang Lixiong à penser que le Xinjiang serait plus susceptible d'avoir recours au terrorisme que le Tibet demeurent assez obscures, et toute cette partie semble baigner quelque peu dans l'alarmisme⁽²⁰⁾. Dans sa seconde lettre, il revient sur le nationalisme chinois. Pour Wang, la Chine n'a pas fait l'expérience du modèle de l'État nation avant 1911 et la première version incluait, à l'époque, le Xinjiang et le Tibet dans la « République des cinq races » de Sun Yat-sen (Han, Man/Mandchou, Meng/Mongol, Hui/Musulman, Zang/Tibétain). Il ajoute que le nationalisme a toujours constitué une part essentielle de l'idéologie du PCC, la seule qui subsiste désormais⁽²¹⁾. Pour ces deux raisons, il croit qu'une démocratisation ne

résoudrait pas nécessairement la question des nationalités. (p. 444) Alors que la constitution soviétique, aussi dévoyée fût-elle, prévoyait dès l'origine sur le papier une autonomie régionale, en vertu de sa nature fédérale, Wang affirme qu'aucune disposition de ce type n'existe dans la constitution de la RPC. Par conséquent, si la Chine commençait à se disloquer, il n'y aurait aucun cadre institutionnel pour empêcher le processus de gagner le Guangdong ou Shanghai. Inversement, il s'inquiète de la perspective d'un Xinjiang indépendant qui continuerait de se subdiviser selon des critères ethniques en une myriade de micro-États autonomes, soulignant que la population ouïgoure n'est majoritaire que dans un tiers du territoire environ, essentiellement dans le sud du Xinjiang, où il n'y a ni pétrole ni ressources. Il s'interroge sur les droits des Hui (on pourra aisément objecter que les populations dounganes sont présentes dans la plupart de l'Asie centrale) et souligne que, par contraste, le Tibet est une zone pratiquement monoethnique. Cela est quelque peu troublant car, dans ses articles sur le Tibet, il développe des arguments contre la viabilité de l'indépendance tibétaine, malgré son homogénéité ethnique, sur la base du fait que la petite élite han contrôle les secteurs les plus productifs de l'économie et les groupes les plus dynamiques de la société tibétaine⁽²²⁾.

Son argument sur l'absence de cadre légal n'est pas exact. La loi chinoise sur l'autonomie ethnique régionale (*Zhonghua Renmin Gongheguo Minzu quyu zizhifa*), révisée en 2001 et largement reprise dans un livre blanc de 2003 du Conseil des affaires d'État sur la Région autonome ouïgour du Xinjiang, fournit un cadre légal clair à l'autonomie, même si elle reste aujourd'hui une fiction (à la manière de la constitution soviétique)⁽²³⁾. De façon plus large, dans

19. Wang Lixiong, « A Successive Multilevel Electoral System vs. a Representative Democratic System: Relative Advantages for Resolving the Tibet Question », <http://wlx.middle-way.net/?action=show&id=7> (1er juin 2008). La page de Wang Lixiong et ses traductions anglaises ne sont plus accessibles sur le blog de Woese (12 août 2008). Le texte est disponible en chinois (« Zhuceng dijin zhi yu minzhu zhi : jiejie Xizang wenti de fangfa bijiao ») sur la nouvelle page de Wang Lixiong : http://www.boxun.com/hero/wanglx/6_1.shtml (19 septembre 2008).
20. Il y a en effet nombre de rapports officiels sur des attaques terroristes au Xinjiang, mais très peu sont vérifiés de façon indépendante et beaucoup sont contestés par les groupes ouïgours à l'étranger. Un exemple récent de ce genre de remise en question concerne l'attaque de policiers militaires à Kuqa en août 2008. Voir : Edward Wong, « Doubt Arises in Account of an Attack in China », *New York Times*, 29 septembre 2008.
21. Dans la première partie du livre, Wang Lixiong va jusqu'à soutenir que le nationalisme a entièrement remplacé l'idéologie communiste dans les années 1990 (p. 51).
22. Wang Lixiong, « A Successive Multilevel Electoral System vs. a Representative Democratic System: Relative Advantages for Resolving the Tibet Question », *art. cit.*
23. La Loi d'autonomie est disponible sur http://www.gov.cn/test/2005-07/29/content_18338.htm. Voir aussi, Bureau d'information du Conseil des affaires d'État, « History and Development of Xinjiang », mai 2003, http://news.xinhuanet.com/zhengfu/2003-06/12/content_916306.htm.

les conventions internationales ratifiées par le gouvernement actuel, ainsi que dans d'autres déclarations internationales, il existe un *corpus* stable de règles portant sur les droits des minorités et des populations indigènes, qui garantirait soit une autonomie substantielle aux Ouïgours à l'intérieur de la Chine, ou aux Han dans un Xinjiang indépendant. Wang Lixiong semble être toujours prisonnier des visions conventionnelles chinoises selon lesquelles les engagements internationaux seraient des instruments au service d'un rapport de forces : il les décrit uniquement comme des prétextes à une intervention américaine ou occidentale au Xinjiang pour déstabiliser la Chine (il cite la théorie de la « prééminence des droits de l'homme sur la souveraineté » ou *renquan gaoyu zhuquan*). Enfin, conclut-il, quand bien même le Xinjiang deviendrait indépendant, il serait reconquis sans tarder, raisonnant là encore dans des termes peut être trop exclusivement déterminés par un paradigme « réaliste », des relations internationales. De la même façon, il conclut que le démantèlement de l'Union soviétique était « dans l'intérêt » (*hesuan*) des Russes parce que la Russie représentait les trois quarts du territoire mais seulement la moitié de la population, alors qu'en Chine, c'est l'inverse qui est vrai : les Han ne sont majoritaires que dans 40 % du territoire de la république mais représentent plus de 90 % de la population. L'aspect le plus préoccupant ici est que Wang Lixiong ne donne aucun argument positif en faveur de l'autonomie : il ne mentionne jamais les bénéfices de l'intégration économique, d'une langue commune ou des opportunités commerciales et s'appesantit seulement sur une liste de dangers probablement exagérés, esquivant ainsi une discussion plus impartiale sur les avantages et les inconvénients de l'indépendance, discussion qu'il appelle pourtant de ses vœux.

Sa troisième lettre traite de sa proposition d'un système de « démocratie progressive » ou « par paliers » (*dijin minzhu*), qui contient une critique implicite de la démocratie libérale. Wang appelle celle-ci « une démocratie de forum » (*guangchang minzhu*, p. 457) et pense qu'elle ne peut qu'exacerber les tensions interethniques. Celles-ci ne manqueront pas d'être attisées par une élite, ce phénomène n'étant d'ailleurs pas inconnu des « démocraties mûres » (il cite le soutien en faveur de la guerre d'Irak). Une « démocratie à grande échelle » (*daguimo minzhu*) polariserait le débat politique et conduirait droit au fascisme (p. 460) ; des leaders d'opinion au Xinjiang voudront régler leurs comptes avec la Chine, les médias verseront de l'huile sur le feu pour gagner de l'argent, et les « masses », qui adorent les héros et les discours ronflants, suivront les populistes et les opportunistes. Il considère néanmoins la démocratie comme la clé pour résoudre

les conflits ethniques, le problème en l'occurrence n'étant pas la démocratie elle-même mais la « démocratie à grande échelle ». Wang, revenant sur un terrain connu, propose donc un système d'élections indirectes, reposant sur des villages naturels dans lesquels les votes seraient organisés par foyer, chaque foyer choisissant un représentant (on peut s'interroger sur le sort dévolu aux femmes dans un tel système de représentation) qui permettrait une démocratie délibérative par consensus. Le représentant élu deviendrait automatiquement un électeur au niveau supérieur, et ainsi de suite, préservant la nature directe et participative de la démocratie (p. 464). En fait, ce plan révèle clairement les craintes de Wang Lixiong à l'égard de la représentation et du vote à la majorité⁽²⁴⁾. Il privilégie le consensus par rapport au vote, indiquant que toutes les élections sont problématiques, y compris aux États-Unis (inévitablement, l'exemple de l'élection présidentielle de 2000 surgit), sans parler même d'un village tibétain où la majorité des habitants sont analphabètes.

Wang a beau écrire que, dans un tel système, les décisions politiques prises à différents niveaux ne devraient pas interférer, il ne fournit cependant aucun principe directeur, même pas un éclairage philosophique, pour expliquer comment les responsabilités devraient être divisées. L'hypothèse implicite est, en fait, que les électeurs ne sont pas qualifiés pour traiter de sujets qui déborderaient de leur expérience immédiate et que, donc, à chaque niveau, les seules décisions prises sont celles qui concernent directement la vie du groupe électoral. « Il est très difficile pour les masses de bien comprendre les sujets plus larges, qui vont au delà de leur expérience immédiate. » (p. 466) Il s'agit là d'une vue extrêmement élitiste, dont l'aspect le plus inquiétant est qu'elle reposerait sur la génération spontanée d'une élite sociale encourageant la démocratie, plutôt que sur un système institutionnalisé d'évaluation et de contre-pouvoirs. Pour Wang, il est clair que son système, en garantissant à la fois l'autonomie et la cohésion (p. 468), permettrait à la Chine de ne pas implorer. Cependant, on ne peut s'empêcher de se demander si la Chine et le Xinjiang ne seraient pas mieux servis en commençant tout simplement par la mise en œuvre de la loi sur l'autonomie déjà existante, assortie d'autres garanties pour les droits des minorités telles qu'elles sont exposées

24. De façon intéressante, mais sans doute pas surprenante, ce type d'arrangement institutionnel est proposé par des penseurs qui se sont montrés critiques à la fois envers les « démocraties occidentales » et leur propre gouvernement. Pour donner deux exemples, le révolutionnaire conservateur Zhang Binglin (1868-1936) était en faveur de ce type de système pour prévenir la nature « féodale » de la représentation parlementaire ; tout comme Alexandre Soljenitsyne, qui favorisait les assemblées traditionnelles russes appelées *zemstvo*.

dans les lois et règles internationales. Curieusement, alors qu'il est si méfiant envers la démocratie représentative, Wang Lixiong fait toute confiance à son propre système électoral pour garantir les droits individuels et collectifs par son mécanisme intrinsèque d'élections par paliers plutôt que par des règles formalisées. (p. 469)

Pour toutes ces raisons, bien que Wang Lixiong aille plus loin que la majorité des intellectuels chinois dans l'exploration des droits et des revendications des minorités ethniques et de la façon dont ils s'intègrent dans les problèmes de la Chine dans leur ensemble, son dernier livre demeure un peu décevant. Il est vrai qu'il brosse un portrait sympathique des « Ouïgours ordinaires », loin des clichés du discours officiel, de l'exotisme ou des injures raciales courantes, ce qui n'est pas un mince mérite puisque son livre peut servir de pont vers des citoyens chinois han ordinaires sans préjugés. Mais, de même qu'il décrivait des Tibétains pendant la Révolution culturelle comme prompts à embrasser aveuglément le maoïsme comme une nouvelle religion, détruisant leurs temples et Bouddhas, pour couvrir tout aussi aveuglément Mao d'injures après sa mort, une fois qu'il s'avéra ne pas être un dieu⁽²⁵⁾, de même sa vision des intellectuels ouïgours sous influence du terrorisme et de l'islam semble excessivement culturaliste au regard du Xinjiang contemporain. Sur différents sujets, ses analyses apparaissent mal informées : sans aller jusqu'à la recherche universitaire, le livre est faible sur les politiques gouvernementales. Une analyse du discours de Hu Jintao en 2005 à la Commission d'État pour les affaires ethniques, facilement accessible, aurait pu fournir des éléments importants. L'un des principes de base de Hu est ainsi que toute forme d'autonomie plus grande demeure subordonnée aux « trois inséparables ».⁽²⁶⁾

L'ouverture de Wang au dialogue et à la discussion publique de ses idées, sans tabou ni condition préalable, marque néanmoins une avancée importante vers l'incorporation des préoccupations des Ouïgours et des Tibétains dans le débat sur la démocratisation en Chine même si, bien sûr, cet ouvrage ne peut pas y être publié. En ce sens, Wang est sans doute un de ceux qui peuvent prétendre au statut d'intellectuel public en Chine, ainsi qu'il l'a démontré lors de son initiative pour le Tibet en mars 2008. Dans ce contexte, ses écrits démontrent également que, en dépit des déclarations publiques du gouvernement chinois, il n'existe pas de consensus en Chine sur le fait que le PCC doit demeurer la force dominante au Xinjiang ou au Tibet à n'importe quel prix. Certaines de ses idées pourraient même, peut-être, se frayer un chemin jusqu'aux allées du pouvoir. Wang Lixiong s'oppose à l'indépendance du Xinjiang et du Tibet, mais sa

volonté de débattre de mesures pratiques comme les restrictions migratoires ou le renforcement de la liberté de religion est là pour rappeler que tout intellectuel chinois n'est pas forcément un nationaliste han. •

• Traduit par Marie-Pierre Lescot

25. Ce point est l'objet du débat entre Wang Lixiong et Tsering Shakyar. Voir Wang Lixiong, « Reflections on Tibet », *art. cit.* et sa réfutation par Tsering Shakyar, « Blood in the Snows », *New Left Review*, n° 15, mai-juin 2002. L'essentiel de l'argument de Tsering Shakyar est qu'au Tibet, le culte de Mao n'était pas plus aveugle qu'ailleurs en Chine et que la société traditionnelle tibétaine demeure dynamique et changeante en dépit de ses caractéristiques religieuses. Woenser documente aussi l'importance du culte de Mao chez les Tibétains dans *Shajie* (Tuer et piller ; également connu sous son titre anglais : *Forbidden Memory: Tibet during the Cultural Revolution*), Taipei, Dakuai wenhua, 2007 (Voir le compte rendu de Yu Jie dans *Perspectives chinoises*, n° 1, 2008).
26. Les « Trois inséparables » (*sange libukai*) sont : les Han ne peuvent pas être séparés des minorités, les minorités ne peuvent être séparées des Han, et les minorités ne peuvent être séparées les unes des autres. Voir « Hu Jintao zai Zhongyong minzu gongzuo huiyi shang de jianghua » [discours de Hu Jintao au Comité de travail central des Nationalités], 27 mai 2005, <http://politics.people.com.cn/GB/1024/3423605.html> (12 août 2008).